

Salazar: le dictateur avance masqué

De 1933 à 1968, Salazar dirige l'*Estado Novo*, l'« État nouveau », un régime despotique, conservateur et liberticide. Pour autant, il cultive la discrétion, contrairement aux autocrates de son temps. Il se montre rarement en public, mais dans les allées feutrées de son pouvoir, se pose en protecteur de l'empire et gère la nation d'une main de fer. **PAR YVES LÉONARD**

António de Oliveira Salazar (1889-1970) s'est dissimulé derrière de nombreux masques, cultivant un mystère calculé. S'accommodant parfaitement de n'être que le chef du gouvernement d'un régime construit autour de lui, il s'est voulu invisible et omnipotent. Salazar n'est pas un chef charismatique au verbe haut à l'inverse des autres dictateurs des années 1930. Il est peu à l'aise en public, sa voix nasillarde porte mal. La radio le dessert, la télévision encore plus. Il n'a jamais fait l'armée et se méfie des militaires. Il préfère camper un personnage docte, un professeur d'université de Coimbra. Dépeint au départ sous les traits austères d'un expert des comptes publics, il est nommé ministre des Finances en avril 1928, sans avoir participé au coup d'État militaire de mai 1926, ni reçu l'onction du suffrage, hormis en 1921, élu député quelques semaines. Tissant habilement sa toile, il devient président du Conseil en 1932, adoubé par les militaires. Il fait adopter, au printemps 1933, la Constitution d'un État nouveau (*Estado Novo*) corporatiste, pour tout verrouiller. Et ne plus quitter le pouvoir jusqu'à son accident vasculaire cérébral en septembre 1968.

En s'attelant à la réforme de l'État, en jugulant le déficit budgétaire et en rétablissant la confiance dans la monnaie nationale, Salazar incarne une figure particulière de «sauveur de la nation», à la fois «magicien des finances» et réincarnation de l'infant Henri dont le roman national a fait l'initiateur et l'âme de l'expansion maritime au ^{xv}^e siècle. Cette image du sauveur est d'autant plus efficace qu'elle puise ses racines dans le vieux mythe sébastianiste, renvoyant au roi Sébastien I^{er} (1554-1578), «le roi caché» dont le retour est espéré depuis la fin du ^{xvi}^e siècle (*lire l'encadré p. 37*). La propagande utilise cette mythologie pour ancrer l'image d'un expert dévoué au seul «bien de la nation», un visionnaire madré, «né pauvre et guidé par la providence». En somme, le seul à pouvoir «sauver»

le Portugal, dont la place sur la scène internationale n'a cessé de se dégrader depuis les invasions napoléoniennes (1807-1811) et l'indépendance du Brésil (1822-1825).

Une grande partie des élites portugaises l'adoute rapidement, même s'il n'est pas issu de leur monde. La hiérarchie catholique le considère comme «son meilleur espoir» pour revenir sur les mesures anticléricales prises par la République parlementaire instaurée en octobre 1910. Les milieux d'affaires et les grands propriétaires fonciers voient en lui un homme compétent qui a rétabli la confiance dans la monnaie et les comptes publics, un homme capable d'incarner l'ordre et la stabilité. Quant aux militaires, autre pilier du régime, leur soutien est plus ambivalent, obligeant Salazar à composer, sinon à louver avec eux. Hors de Lisbonne, une

partie du pays, encore très rural, se reconnaît silencieusement dans ce personnage alliant nationalisme tellurique, prudence et rouerie dignes d'un maquignon, comme son père, régisseur d'un domaine terrien. Le tropisme religieux et l'emprise locale des caciques contribuent à l'enraciner au cœur des territoires, avec le culte marial et la dévotion qui entoure le sanctuaire de Fátima, construit à la fin des années 1920.

« Dieu, famille, patrie », le slogan phare du régime

C'est l'incarnation du «faire vivre le Portugal habituellement», véritable mantra du salazarisme, formule qu'il a livrée en 1938 au maurassien Henri Massis. Un «faire vivre» naviguant entre tropisme fasciste, exaltation de la nation et catholicisme ultramontain. Son parcours méritocratique de professeur «cathé-

dratique» lui confère une aura liée au titre universitaire, l'image d'un sachant – sinon d'un sage – dans un pays où la population est encore aux trois quarts illettrée. Un «faire vivre» pour mieux calibrer la répression, sans trop dépenser, avec l'administration de la peur incarnée par la police politique – devenue PIDE [«police internationale et défense de l'État», ndlr] en 1945 –, les tribunaux spéciaux et une justice aux ordres. Un peuple victime, et parfois complice avec la délation encouragée par le régime. Un peuple condamné au silence. L'image de ce dictateur – «de lui-même», sinon «malgré lui» pour ses admirateurs –, façonnée par la propagande, est empreinte d'austérité et de dévouement absolu au «bien de la nation». Une image associant «petites choses de la vie» et «grandeur de l'homme d'État», amoureux d'un Portugal qui «n'est pas un petit pays.»

Une image réductrice et trompeuse. Elle laisse dans l'ombre «les vies parallèles» d'un célibataire «marié à la nation». Il a une vie privée et élève deux jeunes filles, ses pupilles. S'il sait se faire pragmatique, Salazar est doté d'une solide colonne vertébrale politique, autour d'un corpus de textes lus et travaillés au temps du séminaire et de l'université, •••



Propagande Les élections législatives de 1953, comme toutes celles tenues sous l'*Estado Novo*, étaient manipulées par le pouvoir et servaient presque seulement à le légitimer. « Voter Salazar, c'est garantir la paix et le pain », affiche électorale (1953).

... textes d'essence contre-révolutionnaire, réactionnaire et nationaliste, où le passé, antérieur à la révolution libérale de 1820, honnie, est la caution fondatrice du présent. Un corpus qu'il sait mobiliser pour délivrer quelques «vérités intangibles» et «principes d'action». Avec à la clé des slogans claqués par la propagande, comme la trilogie «Dieu, famille, patrie». S'opposer à Salazar se révèle difficile et dangereux avec la PIDE et ses nombreux indicateurs, les «*bufos*». Tribunaux spéciaux, prisons et camps – le pire étant Tarrafal au Cap-Vert créé en avril 1936 – sont dissuasifs contre les ennemis du «bien de la nation», en tête desquels les «communistes», acceptation large débordant le cadre des militants du PC clandestin.

Abrité derrière ses masques, Salazar a su faire preuve d'un art consommé pour durer. D'abord en survivant à la Seconde Guerre mondiale, où il s'est montré à la fois inflexible et ductile. Pratiquant jusqu'au printemps 1944 une neutralité ambiguë, respectant l'alliance séculaire du Portugal avec la Grande-Bretagne, tout en commerçant allègrement avec l'Allemagne. Optimisant son atout maître, les Açores, tout en retardant l'heure des choix. La

“Salazar se mure dans la certitude que, sans ses colonies, le Portugal disparaîtra”

guerre froide lui a conféré une respectabilité protectrice, le Portugal étant devenu membre fondateur de l'OTAN en avril 1949. Son anticommunisme viscéral l'a rangé dans le camp occidental, l'emplacement stratégique des Açores confortant cet ancrage. Préserver les colonies, dénommées «provinces d'outre-mer» à partir des années 1950, a pu devenir l'objectif principal de la diplomatie portugaise, en bénéficiant du précieux bouclier de l'OTAN durant les guerres coloniales des années 1960, le «péril rouge» mis en avant, dans une défense jusqu'au-boutiste et anachronique de la «nation une et pluricontinentale», du «Minho à Timor». Salazar est l'homme du repli sur le pré carré portugais qui ne se réduit pas à son petit rectangle européen. Tourné vers

son empire et la mer, alors que lui-même n'a jamais navigué ni mis les pieds dans les colonies. De là une incapacité à envisager toute évolution négociée et un refus obstiné de toute concession aux «vents contraires de l'histoire». En se murant dans la certitude d'être l'ultime défenseur de l'Occident et que, sans ses colonies, le Portugal dispa-

raîtra. Un homme qui ramène tout à ses idées, «loin du peuple et amoureux du Portugal» a-t-on écrit. Vertueux, mais d'une telle misanthropie qu'il ne fait confiance à personne, ou presque.

Trois morts : politique, physique et symbolique

Probe, qui ne s'est pas enrichi, mais qui a toléré la corruption endémique de l'*Estado Novo* pour ne pas gêner la bonne société et se créer des clientèles. Le bâtisseur d'un monde d'innocence et d'impunité pour les nantis, mais où le plus grand nombre devait trouver avantage à s'endormir passivement. Salazar a fini par mourir, trois fois : politiquement en septembre 1968 lorsque, malade, il a dû renoncer à ses fonctions, physiquement fin juillet 1970, et symboliquement le 25 avril 1974 lorsque son régime a été renversé par la «révolution des œillets».

Pourtant, il fait aujourd'hui l'objet d'une reviviscence, nostalgique parfois. Une part de l'opinion le considère non plus comme un dictateur, mais comme un homme d'État, honnête, ayant épargné à son pays les tourments d'une guerre civile et d'un conflit entre 1939 et 1945... en relativisant la pauvreté endémique du plus grand nombre, la peur, le silence et la torture administrés d'en haut, la dépolitisation, la corruption du régime, l'émigration massive des années 1960, et le naufrage des guerres coloniales. Le parti d'extrême droite Chega, créé en 2019 et deuxième force politique au Parlement, lui emprunte quelques thèmes, sur la grandeur du Portugal, une «portugalité» essentialisée, et la probité. Son leader, André Ventura, a même déclaré fin octobre 2025 que le Portugal aurait bien «besoin pour redresser le pays d'un, deux, voire trois Salazar». ■



Libération Quatre ans après la mort du dictateur, le coup d'État militaire du 25 avril 1974 met à terre le régime salazariste, dirigé par Marcelo Caetano. Les soldats investissent le centre de Lisbonne à la grande joie des habitants.